



## Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

BCRA – Un maquis en Bourgogne

Un récit de Claude V.

*Claude V. est né en 1925 à Montmorency. Son père est diplomate. Il passe son baccalauréat en Angleterre et s'engage dans les Forces Françaises Libres aussitôt après. Sorti Aspirant dans la promotion « 18 Juin », il entre au BCRA. Après un stage de formation commando, il est parachuté en Bourgogne. Il raconte ...*

### **Au maquis de Bussières**

Nous sommes donc arrivés au maquis de Bussières, du nom de la forêt où il s'était formé. Il était de formation récente mais comptait déjà environ 300 hommes, ce qui est considérable.

Dès le début du maquis, une cinquantaine de types s'étaient regroupés dans ce qu'ils appelaient « le Corps Franc ».

Ils étaient dirigés par quelques chefs autoproclamés dont certains pouvaient pour le moins susciter quelques réserves. Spécialement un ex inspecteur de police qui, à mon avis, était probablement un véritable voyou. En tous cas, il en avait les manières, le comportement - et la réputation.

Il faut dire à ce sujet que l'expérience de mes camarades parachutés comme moi dans un maquis a été identique à la mienne : contrairement à ce qu'on aurait pu croire, loin d'être accueillis à bras ouverts par des gens qu'ils venaient aider, ils ont souvent été en butte à la mauvaise volonté (et même, dans certains cas, à l'hostilité) d'un certain nombre d'entre eux qui s'étaient déjà érigés en petits chefs.

Heureusement, les gens sérieux avaient plus de bon sens. Quand je suis retourné en Haute Marne, invité à l'occasion du quarantième anniversaire de la libération du département, j'ai été fêté comme un héros. Une vitrine avait même été consacrée à Burguière et à moi-même dans l'exposition organisée à Colombey pour célébrer l'événement, et j'ai reçu un accueil émouvant.

\*\*\*

J'ai eu beaucoup de difficultés avec ces grandes gueules, mais pas seulement avec eux.

En effet, le commandant de la compagnie de Gendarmerie qui était supposé commander le maquis, tout heureux d'avoir en la personne de Burguière et la mienne de vrais militaires à commander et de pouvoir enfin exercer son autorité sur quelqu'un, a commencé à nous parler sur un ton qui nous a fortement déplu.

Comme il continuait, nous avons explosé en lui disant que nous n'étions pas venus, d'Angleterre pour obéir à un gendarme, que nous avons nos ordres (ce qui était faux) et que nous n'avions rien à faire des siens.

Finalement, le gendarme s'est vengé en me donnant en charge - mais sans m'en avertir - un secteur qui recouvrait dans sa presque totalité celui où opérait déjà le corps franc, et qui était un des principaux axes de repli des armées allemandes.

D'où de nouveaux ennuis. Avant de conquérir mon secteur sur les Allemands, il me fallait d'abord le conquérir sur le corps franc.

A la suite d'une explication orageuse en présence de tout le corps franc il a été décidé que sauf circonstances exceptionnelles, c'est moi qui travaillerai dans ce secteur et que le corps franc irait chercher fortune ailleurs. Cela ne les a pas empêchés de venir quelque fois chez moi, mais en gros cela a fonctionné.

J'ai pris le commandement d'une section renforcée d'environ quarante hommes.

Mais ce corps franc de malheur avait déjà écrémé ceux qui avaient une instruction militaire et ceux qui me restaient n'en avait aucune à quelques rares exceptions près.



## Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

BCRA – Un maquis en Bourgogne

Un récit de Claude V.

Comme armement, nous avions des fusils, des mitraillettes Sten, des fusils mitrailleurs et des grenades. Nous n'avions surtout aucune arme antichar, ce qui nous a beaucoup gêné. Aucun moyen de transmission ou de transport.

Pour rejoindre mon secteur il fallait parcourir plusieurs kilomètres à pied et autant pour le retour. Pour arranger les choses, nous n'avions pas le droit d'approcher à moins de trois kilomètres des agglomérations pour limiter le risque de représailles allemandes.

Claude Voillery, né en 1925 est sorti aspirant dans la promotion « 18 juin »  
Lorsqu'il est parachuté en Bourgogne comme sous-lieutenant, il n'a que 19 ans.  
Il raconte ...

Quand j'ai pris mon commandement, les trois ou quatre types ayant un peu d'instruction militaire, que j'avais bombardés d'office sous officiers, m'ont dit : « *Mon lieutenant, les hommes seraient heureux que vous leur adressiez quelques mots.* »

J'ai été brillant, si l'on peut dire : je sortais tout juste de Saint Cyr, je n'avais que dix-neuf ans, j'étais nettement plus jeune que mes hommes (à une exception près: l'un d'eux avait dix-sept ans) et j'étais amené à commander des gens qui non seulement avaient rejoint le maquis, mais encore étaient volontaires pour se battre.

Je me suis donc lancé dans une vigoureuse improvisation, leur expliquant que je savais qu'ils étaient impatients de se battre, que jusque là ils n'avaient eu personne pour les commander, mais qu'avec mon arrivée tout cela allait changer, qu'ils pouvaient compter sur moi et que cela allait barder cinq minutes, que les « chleuhs » - c'était le nom générique sous lequel on désignait alors nos bons amis de toujours- allaient en baver sérieusement et cela pas plus tard que demain etc ...

Je sentais bien - cela se sent même sans expérience du discours public - que mon éloquence ne prenait qu'à moitié et qu'une sorte de malaise s'appesantissait de plus en plus sur mes auditeurs mais je ne voyais pas pourquoi.

Une fois les rangs rompus, les sous officiers ont commencé à me dire prudemment : « *C'était très bien votre discours, mon lieutenant. Les hommes ont apprécié (!). Mais il faut vous rappeler qu'ils n'ont encore jamais vu le feu. Promettez nous que demain, vous ne nous ferez pas faire quelque chose de trop dangereux pour commencer.* »

Bref, au lieu de les faire rêver de gloire et de combats victorieux, ma virile éloquence n'avait réussi qu'à leur flanquer une sainte pétoche. Je pense qu'un certain nombre de mes lapins ont écrit le soir même à leur famille pour lui faire leurs adieux, en disant qu'ils étaient tombés sur un fou dangereux, qu'ils étaient foutus et qu'ils n'avaient aucune chance d'en revenir.

J'avais tout de même du bon sens et je rappelle que j'avais comme consigne d'éviter les pertes. La journée du lendemain a été consacrée à leur inculquer le strict minimum d'instruction militaire que j'avais le temps de leur enseigner: se camoufler, utiliser le terrain et tirer au fusil.

Le surlendemain, nous sommes partis très tôt pour monter une première embuscade.

Nous sommes arrivés sur place à l'aube. J'ai ordonné à mes gens de prendre position à la lisière d'un bois, à cinquante mètres de la route qui était notre objectif et je suis parti sur celle ci pour la reconnaître en les laissant aux mains de mes sous-officiers.

Quand je suis revenu, j'ai trouvé mes types installés exactement à la bordure du bois, donc complètement en vue de la route. Pour plus de sûreté, certains avaient construit devant eux un petit mur avec des pierres. Je me suis mis à brailler et les ai fait reculer à dix à vingt mètres à l'intérieur du



## Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

BCRA – Un maquis en Bourgogne

Un récit de Claude V.

bois, où ils ont eu la surprise de constater qu'ils voyaient aussi bien. Mais eux n'étaient plus visibles de la route.

Il était temps. Un convoi d'une vingtaine de véhicules a débouché, précédé d'une automitrailleuse, avec au milieu un canon de 88. J'avais mon sifflet à la bouche mais je n'ai naturellement pas bougé. J'étais terrorisé à l'idée qu'il était certain qu'un de mes guerriers allait paniquer et ouvrir le feu. C'aurait été une vraie boucherie.

Le miracle a eu lieu : le convoi est passé sans nous voir et sans que personne ne tire. Dix minutes plus tard, un second élément de convoi s'est présenté plus à notre portée (une dizaine de voitures, sans armement lourd apparent) et nous l'avons attaqué. Un canon s'est démasqué et nous avons du décrocher au bout de quelques minutes, mais avec la satisfaction de leur avoir incendié trois ou quatre voitures et leur avoir causé des pertes.

Une heure après (j'étais resté à proximité), j'ai pu revenir les observer à la jumelle : ils étaient toujours arrêtés. On les voyait soigner leurs blessés et quatre ou cinq corps étaient allongés à part.

Nous avons appris le soir qu'il s'agissait probablement d'un élément de la division « Das Reich » qui revenait du centre de la France, où elle s'était tristement illustrée par ses atrocités. Ce n'était pas mal pour un début.

Cette première affaire a donné à mes hommes confiance en eux - et surtout en moi. Ils ont compris que je pouvais par moment réussir à tenir en bride mes instincts sanguinaires, que je semblais à peu près compétent et qu'après tout, ils avaient peut être une chance d'en réchapper

Nous avons continué dans le même style. C'était toujours un peu la même chose, avec quelques variantes. Quelques fois, nous rentrions bredouilles. Quelques fois nous pouvions nous approcher assez près du convoi arrêté pour faire quelques prisonniers que, la plupart du temps, je devais aller chercher moi-même à coups de pistolet au milieu des voitures détruites.

Je serais bien incapable de me souvenir en détail de ce que j'ai fait - et cela serait monotone et très ennuyeux. Qu'il vous suffise de savoir que cela n'a pas été jugé trop mauvais.

De toute façon, je suis de l'avis de mon père qui ne parlait jamais des combats auxquels il avait participé.

La réalité matérielle de la guerre - qui consiste essentiellement à tuer des gens - n'a pas à être racontée... Heureux ceux qui n'ont pas eu à la faire ...

\* \* \*  
\* \*